

Tapage nocturne

Jean-François Schwab

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schwab, J.-F. (2007). Tapage nocturne. *Moebius*, (114), 119–126.

JEAN-FRANÇOIS SCHWAB

Tapage nocturne

Quand Romain s'est levé tôt ce matin, rien ne laissait présager ce qui allait arriver en fin de journée. Et pourtant. Le soir, en rentrant chez lui, en allant se coucher, il tentera de comprendre ce qui a pu être le déclencheur de cette troublante « découverte ». Il s'endormira peut-être avec une explication, ou peut-être pas, avec en revanche une nouvelle pièce de puzzle dans la tête. Capitale ? Pièce maîtresse ? Pourquoi aujourd'hui et non pas hier ou demain ? Quelle force souterraine ou quel décideur céleste agit dans ces cas-là ? Quelles sont leurs motivations ? Est-ce vraiment une révélation ou plutôt une confirmation ? Une coïncidence ? Un hasard ? Un mystère ? Une évidence ? Biologie mentale, alchimie mémorielle, rapiècement fortuit de petits événements connexes ou confection artisanale et minutieuse du destin ? Allongé sur son lit, Romain repensera aux horoscopes qu'il a lus dans les journaux, aux prévisions météorologiques, au temps qu'il a fait, aux informations, aux chansons qu'il a entendues à la radio, aux gens croisés dans la journée, aux discussions qu'il a eues avec des amis, à sa séance, au film vu en soirée, aux incidences cachées, aux conséquences improbables, aux choses normales, moins normales, pas normales, paranormales.

Peut-être devra-t-il commencer par se souvenir du moment précis où il a décidé, au réveil, de ne pas laisser échapper le rêve qu'il a fait, dans la nuit ou au petit matin, de ne pas le laisser s'évaporer, parce que le cerveau nous joue souvent des tours, mi-vaporeux justement, mi-paresseux également, au moment de s'extirper du lit avant de passer

à la salle de bains, où, vu la tête que nous avons, il ne faut qu'une demi-seconde pour s'effrayer de notre mauvaise mine, sans savoir encore pourtant si ce sera un bon ou un mauvais jour, une demi-seconde retorse, puisqu'elle éjectera notre rêve de la tête et, d'une pierre deux coups, écartera une possible piste de compréhension de ce qui se trame dans notre inconscient, lui, toujours là, bien éveillé, malin, manipulateur, omniscient à défaut d'être conscient. La journée de Romain débute donc sur une décision. Garder ou non un rêve se joue parfois sur un rien, fixer un détail, une image, une couleur, ou sur beaucoup plus, associer des idées, dompter sa mémoire aurale. Romain le tient bien en tête. Il se lève et va chercher son « carnet à rêves » pour noter celui-ci. Il a cette sensation familière, si étrange en même temps, floue, qu'il a déjà fait ce rêve, longtemps, longtemps en arrière, comme un pressentiment mal aiguisé. Il essaie de ne penser à rien avant de le calquer sur des pages blanches. Impossible : la soirée d'hier soir lui revient en tête, ce qu'il doit faire aujourd'hui aussi, il repense à ce que lui a dit sa mère l'autre jour, il doit téléphoner à son chef, il n'a plus rien dans son frigo, il ne lui reste plus qu'une culotte dans l'armoire, il n'a pas envie de faire la lessive ni le ménage, son salaire doit être versé lundi, ça va être serré pour le week-end, il ne sortira pas, il a une nouvelle voisine, son lavabo est toujours bouché, il a trente ans et il ne sait toujours pas utiliser une clé à molette, il doit passer chez ses parents, il ne veut pas, il faudrait... Il est à deux doigts de laisser filer son rêve, distrait par les vicissitudes d'une journée, les soucis d'une vie, les contingences d'une existence, quand il ouvre vite son carnet et laisse glisser les mots pour mieux fixer son rêve.

« Je sors de chez moi et marche dans la rue, une espèce d'appréhension latente flotte en moi. Je passe devant l'école, d'un côté les classes et la cour de récréation, de l'autre les salles de gymnastique. Je n'aperçois personne. Il n'y a personne non plus sur mon chemin, mais quelque chose m'attend au bout de la rue, je le sens (le sais ?) et je l'appréhende. Je dépasse l'école, déjà quatre-vingts mètres de parcourus. Je suis maintenant devant un petit immeuble blanc défraîchi, de forme carrée, à trois étages,

comme un cube coiffé d'un toit à quatre pans. Il est à ma droite. Il y a aussi un trottoir que je n'emprunte pas et un petit muret. À ma gauche, une voiture bleue sur une place de parc réservée aux habitants de cette maison. À l'intérieur, une vieille religieuse démarre son automobile en faisant un vacarme du tonnerre. Elle semble avoir de la peine à lâcher l'embrayage. Elle fait des à-coups graduels. Un bruit effrayant. J'ai peur qu'elle m'écrase. Je me dépêche de passer devant le véhicule et continue mon chemin, bien au milieu de la rue. Cent vingt mètres de parcourus. J'arrive maintenant à la hauteur d'un immeuble un peu plus moderne de quatre étages, de couleur beige, légèrement rosé, voire saumon pâle. L'inquiétude monte. Je suis presque au bout de la rue. Plus de cent cinquante mètres de parcourus. D'un côté, ce bâtiment qui est le dernier avant une petite route perpendiculaire. Il fait l'angle. De l'autre, des treillis rouillés séparent la rue d'un chantier désaffecté. Devant mes yeux, au-delà de la route perpendiculaire, l'orée d'une forêt noire. Le bout du chemin me fait de plus en plus peur. L'immeuble est grand, il me toise de sa hauteur, presque penché sur ma petite personne. J'ai aussi très peur de lui. Je m'arrête et regarde la porte d'entrée. Je ne vois personne à travers les vitres dont le reflet ne permet pas une bonne vision. Je poursuis de quelques mètres mon chemin, à peine soulagé de n'avoir vu personne surgir de cette porte d'entrée, que l'angoisse se réinstalle aussitôt. Soudain, au moment où je passe devant l'épais buisson et les arbrisseaux feuillus qui longent le bâtiment, bondit une jeune sorcière rugissante avec un gros bâton, une tête de mort sculptée à son bout. Elle hurle après moi comme quand on veut faire peur aux gens en restant caché dans un coin jusqu'au dernier moment. Elle ouvre grand sa bouche, terrifiante, comme une tigresse en furie, sa coiffure ressemble à la tignasse de Tina Turner. Elle brandit sa canne épouvantable dans ma direction et me harcèle. Je sens ma tête et mon corps attaqués. Le visage sans relief (sans peau ?), les yeux vides et l'attitude de la sorcière me terrorisent. Le rêve s'arrête ici et je me réveille horrifié, angoissé, en sueur. »

Romain referme son carnet, pas mécontent d'avoir un rêve à déclarer tout à l'heure. Il est persuadé de l'avoir déjà

fait. Mais quand ? Combien de fois ? Depuis toujours ? C'est le Dr Bartolomeo qui va être content de l'analyser. Il va lui aussi noter le rêve sur des feuilles volantes, dictée durant laquelle Romain se prendra pour Bernard Pivot. La séance promet d'être intéressante. Enfin. Car depuis quelque temps, Romain ne se souvient plus de ses rêves, alors il parle de tout et de rien, sa psychothérapie tournant ainsi en rond. Peut-être devra-t-il aussi s'arrêter un instant sur ce détail : il s'est couché au lieu de rester assis. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un détail, surtout que c'est la première fois en trois ans qu'il s'allonge sur le divan et regarde le plafond. D'habitude, il est assis sur une chaise en face de son psychanalyste, les yeux dans les yeux, d'homme à homme. Mais avant d'entamer cette journée qui s'annonce déterminante dans la vie de Romain, avant d'en faire le bilan ce soir, et en attendant que les choses se déroulent dans l'ordre ou le désordre dans lequel une journée évolue (ou se dérobo ?), il file sous la douche et songe aux différentes formes de terrorisme qui menacent le monde et l'homme.

Lorsqu'il sera couché, sa longue journée derrière lui, avant de trouver une réponse, il pourra aussi se poser quelques questions : pourquoi il a renversé le sucre, pourquoi il n'a toujours pas croisé sa nouvelle voisine, pourquoi sa boîte aux lettres était pleine à craquer, pourquoi il n'a pas fait tout ce qu'il avait à faire, pourquoi il n'y avait plus le journal qu'il achète régulièrement, pourquoi une jolie femme lui a souri de manière aussi soutenue, pourquoi il ne s'est pas arrêté à la boulangerie parce qu'il y avait quelqu'un qu'il connaissait, pourquoi il a pris un autre chemin, pourquoi il y avait trois personnes dans la salle d'attente, pourquoi son médecin est tout à la fois psychiatre, pédiatre, psychanalyste (lacanien) et neurobiologiste, pourquoi il l'a choisi, un homme et pas une femme, pourquoi il fait beau, pourquoi il ne comprend pas tout, pourquoi il ne supporte pas la mauvaise foi, pourquoi il a le sentiment qu'Al-Qaïda pourrait gagner, pourquoi avoir voulu revoir *Mulholland Drive* de David Lynch au cinéma ce soir, tous ces « pourquoi » et pourquoi pas ?

Romain pourra aussi se demander à quoi sert vraiment une thérapie. Allongé sur le divan, il écoute distraitement

les observations du D^r Bartolomeo sur sa nouvelle position. Trois fois le mot « intéressant », entrecoupé de silence, une fois le mot « surprenant » et « nouvelle étape » : c'est tout ce que retient Romain, la tête ailleurs. Il raconte ensuite son rêve. N'ayant pas pris son carnet avec lui, peut-être change-t-il un peu l'ordre des choses, peut-être est-il moins précis, peut-être plus, l'histoire est la même, à moins de soudains trous de mémoire, les mots changent certainement un peu, variations qui ne sont pas pour déplaire à un lacanien (« il y a le rêve, le souvenir du rêve, la retranscription du rêve, le rêve raconté à son psychanalyste, l'analyse du rêve par le patient, puis par le psychanalyste, les associations d'idées ou les connexions avec la réalité, la confrontation entre le conscient et l'inconscient, la synthèse et le tout rapporté dans le "carnet à rêves" du patient », résume volontiers le D^r Bartolomeo à propos de la psychothérapie analytique). Ah, ce bon vieux docteur... Une sommité dans son domaine, un ausculteur polyvalent de la psyché, un déchiffreur maniaque des rêves, et pourtant, avant tout, un simple professionnel de l'âme censé démêler et soigner le traumatisme de Romain : son sentiment permanent d'être la victime d'actes terroristes invisibles.

Aussi loin que ses souvenirs puissent remonter, Romain a toujours su et ressenti qu'il se faisait attaquer sans que personne ne s'en aperçoive : par le père Noël, par son oncle, par les méchants voisins, par l'affreux chien de la concierge, par le boucher, par le maître de dessin, par la maîtresse de chant, par le camion de poubelle, par le ramoneur, par le contrôleur de train. Il se sentait agressé par tous ces ennemis potentiels, comme une sensation à la fois physique et mentale d'oppression et d'étouffement. Il imaginait toujours que le pis allait encore arriver : sa probable élimination. De ce terrorisme de proximité, durant toute son enfance, la paranoïa dévia ensuite sur le terrorisme d'État à l'âge adolescent. Lorsqu'il put regarder les journaux télévisés, Romain commença en effet à craindre des attaques surprises et clandestines par les armées des pays qu'il connaissait, et bientôt par celles de la terre entière. Puis ce fut la crainte du KGB, puis de la CIA, enfin du Mossad ; étonnamment, jamais de groupes sépa-

ratistes, rebelles ou terroristes, ni même, aujourd'hui, d'Al-Qaïda. Ces exceptions ont tout naturellement fait l'objet d'intenses séances avec le D^r Bartolomeo, notamment à la suite d'un rêve à répétition au sujet d'une invasion de la chambre de Romain par des chars soviétiques et américains que l'IRA n'avait pas réussi à déjouer pour le protéger. Toujours des menaces d'armées nationales, jamais d'organisations ou de mouvements isolés, et encore souvent d'individus, un responsable du fisc, son patron, les assureurs, le dentiste ou même des proches. Le terrorisme de proximité a ressurgi après l'adolescence.

Le D^r Bartolomeo n'a pas la tâche facile avec Romain. Il lui a fallu du temps pour rassembler une partie des mille et une pièces éparpillées du puzzle, comme après une puissante déflagration. Ils travaillent essentiellement sur les rêves. Des centaines de rêves analysés jusqu'ici. Jamais auparavant, ni ses parents ni lui-même n'avaient entrepris quoi que ce soit pour résoudre ce problème psychique. Il faut dire que Romain n'en a jamais parlé à personne. Ses parents ne s'en doutent donc pas. Ils se sont habitués à un enfant difficile, aux comportements souvent bizarres. C'est tout. Ce traumatisme ne l'empêche pas de vivre – il vit –, mais cela lui complique la vie. Il ne fait confiance à personne, se protège constamment des autres, a des réactions paranoïaques en société, de récurrentes crises d'anxiété et commande parfois des armes sur Internet qu'il stocke secrètement dans sa cave. Il écrit aussi régulièrement à tous les chefs d'État ou de gouvernement du monde pour se rassurer un peu. En vain. Ne recevant jamais de réponse, Romain est persuadé que de Bush à Blair, tous complotent derrière son dos, qu'il est mis sur écoute et qu'il est fiché dans tous les QG des services secrets de la planète.

C'est peu dire que Romain souffre de cette sale guerre à son encontre, guerre d'usure, psychologique, physique, sournoise, indétectable, et pourtant si globalisée. C'est à la suite d'une tentative de suicide – seule solution à ses yeux – qu'il fut pris en charge en urgence par un psychiatre. Le chemin de la guérison semble très long. Sa thérapie ne porte pas encore ses fruits. Juste avant sa séance du jour, Romain s'est par exemple senti terrorisé par son assureur

qui lui réclamait plus d'explications et de justifications concernant un dégât causé par des fouines sur sa voiture. Dans la salle d'attente, il a été jusqu'à imaginer que son assureur allait piéger son véhicule et que l'explosion allait attenter à ses jours.

Comme chaque soir, Romain pourra repenser à tout ça, encore et encore, indéfiniment. Sauf qu'aujourd'hui, il pourra ajouter un nouvel élément de réponse, une sacrée « révélation » bien que ce soit une troublante « découverte ». Il faudra désormais se focaliser sur cette divulgation fantomatique. C'est allongé sur le divan, après avoir raconté son rêve au psy, après avoir esquissé un bout d'analyse, en regardant un détail du plafond, après avoir vaguement entendu les mots « violence », « terreur », « révélateur », « origine », « traumatisme », sortir de la bouche du Dr Bartolomeo, après avoir arrêté de l'écouter, après qu'une mystérieuse connexion s'est établie dans son cerveau labyrinthique, après qu'un des nombreux dossiers classés X a ouvert après prescription, c'est exactement après cette succession de « petites choses » que la « grande chose » a apparu dans sa tête : le cauchemar.

Le rêve de cette nuit, ce cauchemar, il ne l'a pas fait cette nuit. Par un tour de passe-passe inexplicable, son inconscient a dû brasser des cartes pour un poker menteur avec sa conscience. Une carte est tombée du ciel, échappant aux ténèbres, voyageant du passé au présent, pour dévoiler une nouvelle fois sa face maléfique : la jeune sorcière hurlante. Ce cauchemar, ça lui vient à l'esprit comme l'éclair d'une évidence, il le faisait lorsqu'il était petit, entre cinq et dix ans peut-être, difficile à dire avec précision. Ce qui est certain en revanche : il s'agissait d'un cauchemar à répétition. Il a sans doute même continué à le faire après dix ans, mais la fréquence a nettement baissé, devenant de plus en plus rare. De fil en aiguille, toujours couché sur le divan, si loin de son médecin confident, il se revoit, petit enfant, se réveiller en sueur, horrifié. Pour la première fois, ces images reviennent sur l'avant-scène de son esprit, aussi nettes que sur du papier photo de qualité supérieure : couché sur le dos, traumatisé par ce cauchemar récurrent, il se retournait sur le ventre et tapait la tête contre l'oreiller pendant une vingtaine de minutes. Et

peut-être bien qu'il le faisait aussi chaque fois avant de s'endormir, pour chasser le cauchemar par anticipation. Comme un fou qui se frappe la tête contre un mur. Tranquillisant? Exutoire? Défolement? Excitation? Extériorisation? Anxiété? Automutilation? L'a-t-il jamais su? Effacé de sa mémoire? Ses parents étaient-ils au courant? Voulaient-ils le lui cacher? Sont-ils du côté des terroristes d'État? Qui sont-ils réellement? Qui est Romain? D'où vient-il? Où va-t-il? Est-il un malade mental? Doit-il en parler au D^r Bartolomeo? Il se demande si toutes ces heures cumulées de tapage nocturne ne lui ont pas complètement secoué les neurones et entièrement ravagé le cerveau. Le D^r Bartolomeo ne s'est pas douté une seule seconde de cette révélation fondamentale (fondatrice?), de l'anachronisme du rêve, comme impuissant à avancer sur la voie royale menant à l'inconscient du patient. Il a par contre remarqué que Romain ne disait plus rien depuis un quart d'heure. Les silences n'inquiètent pas les psychanalystes, ni ne leur mettent la puce à l'oreille.

En s'endormant ce soir-là, Romain se repose toutes ces questions et tant d'autres. Il a cette fois le pressentiment bien aiguisé que l'étau se resserre. Sa découverte lumineuse projette de nouveaux faisceaux d'éclairage. Encore faudra-t-il mettre le doigt sur les bons interrupteurs. Et surtout, nœud central vraisemblablement, faire toute la lumière sur le visage de la terrorisante et énigmatique sorcière. En attendant, la tête sur l'oreiller, il est obnubilé par le passage à tabac du coussin. Taper la tête! Ce soir-là, au lieu de se masturber, il renoue avec le tapage nocturne. Du pareil au même.